

Maj :vendredi 30 août 2013

ATTAR et LES OISEAUX

C'est sous le Second Empire, en 1863, que parut en France la première — et la seule — traduction du *Mantic Uttair*, le grand poème de Farid Uddin Attar. Cette traduction est due à l'orientaliste Garcin de Tassy. On ne peut la trouver aujourd'hui que d'occasion, chez des bouquinistes, ou bien aux Editions d'Aujourd'hui (Plan de La Tour -83120 Sainte-Maxime) qui en ont retiré en 1976, par un procédé photo statique, dans la collection «Les Introuvables », quatre cents exemplaires.

Farid Uddin (ou Ai-Dm) Attar vécut au douzième siècle de notre ère en Perse, à Neshapur, la ville d'un autre poète célèbre, Omar Khayyam.

Il hérita de son père un commerce de parfums, d'herbes médicinales et d'épices (attar signifie: le parfumeur) et passa sans doute une grande partie de sa vie dans cette boutique. Il en fait mention dans ses oeuvres. C'est là qu'il écrivait.

La légende, qui très vite a orné sa vie, raconte que son cœur s'ouvrit à la vie spirituelle à la vue d'un mendiant à qui il refusait l'aumône et qui mourut brusquement sur le pas de sa porte. Attar décida de se nourrir l'esprit — il passait pour l'homme le plus cultivé de son temps — et d'écrire. On lui attribue un grand nombre d'ouvrages, mais certains sont à coup sûr apocryphes. On peut trouver *le Livre divin* (1) que Louis Massignon publia avant la guerre et surtout *le Mémorial des Saints* (2). Ce dernier ouvrage est un des plus célèbres d'Attar. Il y raconte, fruit d'une énorme compilation, les faits et dire de soixante-douze personnages sacrés de l'Islam. Parmi eux, Hallaj, célèbre martyr de Badgad, et Rabiah, la sainte femme qui valait cent hommes,. On trouve des échos de ces deux personnages dans *la Conférence des Oiseaux*.

1) Editions Albin Michel.

2) Edltlons du Seuil.

Attar a peut-être vécu cent quatorze ans. Certains le font mourir en 1229. D'autres donnent 1190 pour la date certaine de sa mort. Il aurait été victime d'un massacre lors d'une invasion mongole.

Sa gloire est très solidement établie dans le monde islamique. Il est considéré comme un des plus grands poètes soufiques. Il se rattache à cette vieille et forte tradition mystique, qui recherche un contact direct et personnel avec une réalité supérieure, et qui a trouvé sa forme et sa vie à l'intérieur même de la doctrine musulmane, en prenant des visages différents selon les siècles et selon les pays.

Mantic Uttair se traduit soit par *le Langage des Oiseaux*, ou *l'Assemblée, la Réunion, la Conférence des Oiseaux*. Nous avons choisi ce dernier titre. Ce poème, long de quatre mille six cent quarante-sept vers, développe un thème déjà connu dans la littérature islamique, celui de l'oiseau qui se libère des pièges et des lourdeurs du monde pour retourner vers son vrai roi. Avicenne et Ahmad Ghazali avaient en particulier déjà raconté ce voyage, sans aller aussi loin qu'Attar dans la description réaliste des oiseaux et dans l'ampleur de l'allégorie.

il s'agit ici d'un vrai voyage, au milieu des déserts et des bêtes féroces. Jamais l'allégorie n'efface la précision terrestre des personnages et même des objets.

Mais l'essentiel du poème — à la différence du spectacle — concerne la conférence elle-même, la discussion entre les oiseaux, les excuses diverses qu'ils trouvent pour échapper à la grande aventure, les réponses de la huppe. Le voyage lui-même n'est raconté qu'en une page.

En outre, selon la tradition persane, Attar entrelace son récit d'un grand nombre d'anecdotes — on en compte près de cent cinquante — d'une inégale longueur, qui illustrent et éclairent à point nommé tel ou tel épisode. A la différence du récit principal, ces anecdotes mettent en scène des personnages humains. D'ailleurs, les oiseaux eux-mêmes perdent de temps en temps leur caractère ailé. Non seulement ils connaissent notre langage, mais il arrive qu'on parle de leur *bouche* et de leurs *jambes*. Une savante et malicieuse confusion s'établit assez vite entre les oiseaux et nous-mêmes.

Pour donner une forme dramatique à ce long poème, nous avons d'abord précisé et souligné la direction du récit, en recherchant et en organisant les sentiments forts qui commandent à tour de rôle l'action: d'abord le désir ardent de partir, aussitôt suivi de la crainte qu'inspire ce voyage redoutable, des excuses que trouvent les oiseaux pour y renoncer. Après le départ — qui se décide beaucoup plus tôt que dans le poème — vient la traversée d'un long désert, où les oiseaux rencontrent ceux qui sont partis sur le même chemin, mais qui se sont arrêtés ou égarés en route. Tout au long de ce chemin, les tentations sont grandes d'en rester là, et même de revenir en arrière. D'où un conflit constant avec le désir de continuer, d'aller de l'avant, de braver le péril, d'accomplir l'impossible.

Ce désir conduit les plus vaillants, après le désert, à la traversée des sept vallées. La présence, dans chaque vallée, d'une énigme qu'il faut résoudre, donne à tout ce passage un évident caractère initiatique. Il s'agit ici d'un <Mystère>, comme il s'en célébrait à Eleusis ou en Egypte. Des officiants interprètent des rôles, présentent les énigmes, font surgir les apparitions. C'est un voyage immobile, mais périlleux, à l'intérieur de soi-même. Il importe de devenir sentinelles et de ne plus se laisser distraire par les phénomènes de la route. « Nous ne voyageons pas pour voir, disait saint Jean de la Croix, mais pour ne pas voir. »

La rencontre, longtemps différée, avec l'oiseau-roi, le Simorg, rencontre qui couronne cette traversée des apparences — dont chaque état est décrit par Attar avec une vive précision que renforce une imagerie surprenante — constitue l'énigme suprême. La solution nous éloigne du ciel, vers lequel nous pensions nous diriger, et nous ramène brutalement vers la terre. Le grand secret est ici-bas. Il a fallu payer le prix le plus élevé pour se trouver enfin en face de soi-même. Et cette solitude nécessaire n'est supportable qu'aux cœurs raffermis par les épreuves. Même à l'intérieur du soufisme, cette dernière image — qui écarte Dieu — est profondément originale. D'où l'étonnement que l'œuvre d'Attar suscite aujourd'hui parmi ses lecteurs.

D'ailleurs, la vallée de l'Etonnement, de la Stupeur, est une des dernières à franchir avant de parvenir au terme du voyage. Ici les contraires s'apprivoisent. Ils sont perçus au même instant, avec la même force. On voit, et on ne voit pas. C'est à la fois le jour et la nuit, et ce n'est ni le jour ni la nuit. On cherche des choses qui ne sont pas perdues. Cet état privilégié, où logique et raison cessent d'exister ou en tout cas de fonctionner, est un apport original d'Attar. Il sera souvent repris, par les surréalistes par exemple. Il oppose la flamme de la passion aux raisonnements froids et à la « prétendue sagesse » de ceux qu'Attar appelle les Grecs. Il faut accepter la stupéfaction et la dépasser.

Après avoir établi la ligne droite du récit théâtral (le poème évolue davantage sous la forme d'une spirale), il fallut écrire les scènes une à une, les dialoguer, les confier dès que possible aux comédiens. Il fallut aussi, sans nuire à la clarté du mouvement, introduire au moment voulu les anecdotes conservées. Elles sont autant de récits à l'intérieur du récit principal. Il fallut enfin trouver les moyens de représenter cette histoire.

A la fin de son oeuvre, très conscient de son génie, Attar écrit: « Celui qui n'a pas goûté le parfum de mon discours n'a pas eu le moindre accès dans le chemin des amants... J'ai laissé un souvenir sur la langue des mortels jusqu'au jour du compte, et mon livre sera ce souvenir. »

En même temps, il avoue que l'écriture l'a éloigné de façon décisive du vrai chemin de la vie spirituelle: « M'occuper à faire des vers fut un vain prétexte pour ne pas entrer résolument dans cette voie, comme c'est une folie que de se regarder soi-même... J'ai répandu assez d'huile sur le sable; j'ai attaché assez de perles au cou des pourceaux... J'ignore où je suis, qui je suis et ce que je suis... Je n'ai pas profité de cette vie qui m'a été départie... Je suis demeuré stupéfait entre la foi et l'infidélité »

Et pourtant, comment se taire? « Mon cœur répond: je suis plongé dans le feu, ne m'accuse pas; je brûle si je ne parle pas. L'océan de mon âme agite ses flots de mille manières; comment pouvoir rester un seul moment silencieux? »

Jean-Claude Carrière

zaAZ

Dans le cadre du XXXIIP Festival d'A vignon .Jean Vilar

LA CONFÉRENCE DES OISEAUX

dans la mise en scène de Peter Brook a été représentée pour la première fois au Cloître des Carmes, le 15 juillet 1979

Les interprètes en étaient:

Maurice Benichou
 Urs Bihler
 Malick Bowens
 Michèie George
 Miriam Goldschmidt
 Andréas Katsuias
 Arnault Lecarpentier
 Mireille Maaiouf
 Main Maratrat
 Bruce Myers
 Yoshi Oida
 Natasha Pany
 Jean-Claude Perrin
 Tapa Sudana

Musiciens:

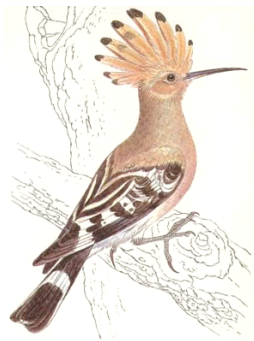
Biaise Catala

Linda Daniel
Alain Kremiski
Amy Rubin
Toshi Tsuchitori

Eléments scéniques et costumes:
Sally Jacobs

Masques balinais, anciens:
Collection personnelle de Jacques Fassola

Masques balinais contemporains exécutés par:
Ida Bagus Anom
Wayan Tangguh



LE DÉBUT DE LA CONFÉRENCE

La Huppe s'avance, seule, et dit:

HUPPE : Un jour tous les oiseaux du monde, ceux qui sont connus et ceux qui sont inconnus, se réunirent en une grande conférence.

Les oiseaux se rassemblent pour la conférence.

HUPPE : Quand ils furent réunis, la Huppe, tout émue et pleine d'espérance, arriva et se plaça au milieu d'eux.

La Huppe se place au milieu des oiseaux. Elle prend la parole.

HUPPE : Chers oiseaux, je passe mes jours dans l'anxiété. Je ne vois parmi nous que querelles et batailles, pour une parcelle de territoire, pour quelques grains de blé. Cet état de choses ne peut pas durer. Pendant des années j'ai traversé le ciel et la terre. J'ai parcouru un espace immense et je sais beaucoup de secrets. Ecoutez-moi. Nous avons un roi. Il nous faut partir à sa recherche. Sinon nous sommes perdus.

OISEAUX : Un roi! Nous avons eu beaucoup de rois! Qu'avons-nous à faire d'un autre roi?

HUPPE : Oiseaux négligents, attendez ! Celui dont je parle est notre roi légitime. Il réside derrière le mont Cât. Son nom est Simorg. Il est le vrai roi des oiseaux. Il est près de nous, et nous en sommes éloignés. Le chemin pour parvenir jusqu'à lui est inconnu. Il faut un

cœur de lion pour le suivre. Toute seule, je ne peux pas. Mais ce serait pour moi une honte que de vivre sans y parvenir.

HÉRON : Est-on bien sûr que le Simorg existe?

HUPPE : Oui. Une de ses plumes tomba en Chine au milieu de la nuit et sa réputation remplit le monde entier. Cette trace de son existence est un gage de sa gloire. On a fait un dessin de cette plume. Tous les cœurs portent la trace de ce dessin. Regardez.

*Elle déplie un morceau de soie sur lequel est dessiné une plume.
Les oiseaux s'approchent pour regarder le dessin. A côté de la plume, il y a quelques caractères chinois. Un des oiseaux demande:*

COLOMBE : Qu'y-a-t-il d'écrit?

HUPPE : « Partez à ma recherche serait-ce en Chine. » *Agité, excité, le Moineau s'écrie:*

MOINEAU : Oui! Partons! Je suis très impatient de connaître mon souverain! Dans le puits où je suis tombé je saisis la corde de ma main! Partons!

Fier, dur, militairement équipé, le Faucon intervient:

FAUCON : Moi le Faucon, je me repose sur la main du roi. Ma vie est sévère et disciplinée, pour que je puisse remplir très exactement mon service. Pourquoi voudrais-je voir le Simorg, même en songe? Je ne me sens pas appelé au voyage. Je suis assez honoré par La main du roi. Je ne désire que rester auprès de lui ma vie entière.

HUPPE : Il n'est pas toujours bon de vivre auprès des rois. Regarde.

Entre un roi. La Huppe va se placer auprès de lui et raconte une histoire:

HUPPE : Ce roi offrit à un esclave une robe d'honneur. L'esclave se mit en route avec cette robe. il faisait chaud. Le vent soulevait la poussière. Alors l'esclave essuya son visage avec la manche de sa robe. Comme ceci.

La Huppe fait le geste de s'essuyer le visage, et ajoute:

HUPPE : Aussitôt le roi le fit empaler.

FAUCON : Eh bien?

La Huppe montre un autre roi.

HUPPE : Un autre roi apprit qu'un mendiant s'était pris pour lui d'un amour ardent, et qu'il proclamait Cet amour dans tout le pays.

Apparaît le mendiant qui chante:

MENDIANT : J'aime mon roi, je n'aime que *mon* roi...

Le roi l'interrompt:

ROI : Hé! Viens ici!

Le mendiant se prosterne en présence du roi qui lui dit:

ROI : Si tu es amoureux de moi : choisis ou bien tu quittes immédiatement ce pays, ou bien tu as la tête tranchée.

Angoissé, le mendiant hésite un instant, puis:

MENDIANT : Je préfère partir.

ROI : Qu'on lui fasse trancher la tête!

Un des oiseaux se dresse et demande au roi:

PREMIER : OISEAU EXOTIQUE Mais *il* est innocent! Pourquoi l'exécuter, lui qui t'aime?

ROI : Son amour n'est pas véritable, puisqu'il lui préfère sa tête!

On coupe la tête à l'esclave. Le Faucon, qui écoute attentivement, demande encore à la Huppe:

FAUCON : Je t'écoute. Je ne comprends pas clairement ce que tu veux dire.

La Huppe fait apparaître un troisième roi en disant:

HUPPE : Un roi possédait un esclave très beau, qu'il affectionnait. Il lui donnait les plus beaux vêtements et l'avait toujours devant ses yeux.

*Le bel esclave entre en scène, très pâle.
La Huppe prend une pomme et la place en équilibre sur la tête de l'esclave en disant:*

HUPPE : Chaque jour, l'esclave se mettait une pomme sur la tête et le roi s'entraînait au tir à l'arc.

Un des oiseaux demande:

DEUXIÈME OISEAU EXOTIQUE : Pourquoi l'esclave est-il si pâle?

PREMIER OISEAU EXOTIQUE : Tu le demandes?

HUPPE : Quand la flèche atteignait le but, toute la cour applaudissait le roi.

*Le roi tire deux flèches qui frappent la pomme.
Tous applaudissent. A chaque fois, la Huppe replace la pomme sur la tête de l'esclave.*

Le roi va tirer une troisième flèche.

HUPPE : Mais un jour, par malheur, l'esclave fut blessé.

*La flèche blesse l'esclave qui vacille.
Le roi laisse éclater sa colère:*

ROI : Maladroit! Imbécile! Moi qui suis le plus habile tireur du royaume! C'est sa faute! Il faut qu'il ait bougé! Achevez-le!

*On achève l'esclave.
Le Faucon demande à la Huppe:*

FAUCON : Pourquoi me réponds-tu toujours par des histoires?

HUPPE : Celui qui fait follement sa volonté dans un pays n'est pas le roi.
Des frémissements parcourent les oiseaux. La Huppe s'adresse aux spectateurs:

HUPPE : Pour échapper au voyage, les oiseaux trouvèrent mille excuses. Pour les convaincre de partir, la Huppe leur raconta mille histoires. Mais leur crainte était souvent la plus forte.

*Le Canard s'écarte des autres
oiseaux et s'écrient :*

CANARD : Non, non et non! Partez si vous voulez, moi le Canard je ne partirai pas. Moi qui suis la pureté même, moi qui passe ma vie dans l'eau. Qui se tient sur l'eau comme moi ? J'ai très certainement un pouvoir merveilleux. Non, non, je ne partirai pas!

La Perdrix vient rejoindre le Canard et dit:

PERDRIX : Et moi non plus ! Moi, la Perdrix, ma vie c'est les pierres précieuses. L'amour des bijoux a allumé un feu dans mon cœur. Cet amour m'attache à la montagne où je trouve ces pierres. Impossible de la quitter.

CANARD : Ma nourriture et ma demeure sont dans l'eau. Dès que j'ai un chagrin, je le lave dans l'eau. Je n'aime pas la terre sèche. Comment quitterais-je mon eau?

PERDRIX : Je mange des pierres et je dors sur la pierre. J'aime les pierres car les pierres sont éternelles. Ou je trouve des pierres, ou je meurs.

HUPPE : Adieu Canard, adieu Perdrix!

Le Canard et la Perdrix quittent la conférence. La Huppe s'adresse avec force aux autres:

HUPPE : Ecoutez-moi. Le Simorg est caché par un voile. Quand il manifeste hors du voile, si peu que ce soit, sa face aussi brillante que le soleil, il produit des milliers d'ombres sur la terre. Ces ombres sont les oiseaux. Vous. Vous n'êtes tous que l'ombre du Simorg. Que vous importe alors de vivre ou de mourir ? Si le Simorg avait voulu rester caché, il n'aurait

jamais projeté son ombre. Et il l'a projetée. Mais comme on ne peut pas le regarder en face, il a fait un miroir pour s'y réfléchir.

COLOMBE : Quel est ce miroir?

HUPPE : C'est ton cœur.

DEUXIÈME OISEAU EXOTIQUE : Pourquoi parles-tu toujours par énigmes?

HUPPE : N'ai-je pas déjà répondu?

*Parmi les oiseaux, l'agitation, l'excitation, montent.
Le Héron demande:*

HERON : Je suis très impatient de partir, mais j'ai peur. Quel est exactement ce roi? Explique-moi!

HUPPE : Regarde cette princesse.

Entre une princesse qu'une suivante accompagne.

HUPPE : Un jour, au cours d'une promenade, elle voit un esclave d'une beauté extraordinaire, et son cœur à cet instant lui échappe.

*Apparaît l'esclave. La princesse est très frappée, mais l'esclave ne la voit pas.
La suivante demande à la princesse (c'est un des oiseaux qui pose les questions, et c'est la Huppe qui répond à la place de la princesse):*

SUIVANTE-COLOMBE : Qu'as-tu, princesse?

PRINCESSE-HUPPE : L'amour me domine. Je suis prête à renoncer à mon honneur et à ma vie.

SUIVANTE-COLOMBE : L'amour d'un esclave?

PRINCESSE-HUPPE : Je sais. Je ne peux pas me mettre en rapport avec lui. Mais si je ne lui parle pas, je mourrai dans les gémissements.

SUIVANTE-COLOMBE : Que voudrais-tu exactement?

PRINCESSE-HUPPE : Je voudrais jouir de sa présence, mais sans qu'il en ait connaissance.

SUIVANTE-COLOMBE : Nous te l'amènerons cette nuit en cachette. Et lui-même n'en saura rien.

La suivante se rend auprès de l'esclave et illustre le récit, qui continue:

SUIVANTE-COLOMBE : Je me rendis en secret auprès de l'esclave et, comme pour me divertir avec lui, je lui demandai deux coupes de vin. Je versai dans sa coupe une poudre narcotique et il perdit bientôt le sentiment. Quand la nuit arriva, on le transporta secrètement devant la princesse.

On recouvre d'un voile le visage de l'esclave.

SUIVANTE-COLOMBE : On l'assit sur un trône d'or, on lui mît des perles sur la tête. A minuit, il ouvrit les yeux.

On retire le voile. L'esclave est frappé de stupeur. Le Faucon parle pour lui:

FAUCON : Où suis-je? Quel est ce palais? D'où viennent ces tapis? Ces bougies parfumées d'ambre? Cette musique?

*La princesse entre à ce moment-là.
L'esclave est frappé par sa beauté.*

FAUCON : Qui es-tu? Je suis ébloui par la beauté de ton visage.

La princesse s'approche de lui, le prend dans ses bras.

FAUCON : Je suis stupéfait. Je n'ai plus ni raison, ni vie. Je ne suis plus dans ce monde, et cependant, je ne suis plus dans l'autre.

PRINCESSE-HUPPE : As-tu soif?

FAUCON Une soif ardente.

PRINCESSE-HUPPE : Voici du vin.

Ils boivent. Puis ils s'allongent sur le lit et se livrent à l'amour, tandis que la suivante continue:

SUIVANTE-COLOMBE : Toute la nuit, le soleil du vin circula à la lumière des bougies. Toute la nuit, l'œil de l'esclave resta attaché au visage de la princesse. Toute la nuit, elle lui fit l'amour en pleurant.

La princesse s'écarte lentement de l'esclave.

SUIVANTE-COLOMBE : L'esclave resta dans cette sorte de vision jusqu'à l'aurore. Alors une nouvelle drogue l'endormit, et on le transporta où il était auparavant.

*Il se réveille à côté d'un autre esclave endormi.
Il pousse un cri. L'autre esclave se réveille en sursaut et lui demande:*

DEUXIEME ESCLAVE : Mais qu'est-ce qui te prend?

ESCLAVE : Où sommes-flous?

DEUXIÈME ESCLAVE : Comment ça, où sommes-nous?

ESCLAVE : Que s'est-il passé? Aide-moi!

DEUXIÈME ESCLAVE : La nuit est finie, à quoi bon crier?

ESCLAVE: Hélas! Hélas!

DEUXIÈME ESCLAVE : Mais arrête ! Qu'est-ce qui te prend?

ESCLAVE : Ce que j'ai vu, personne ne le verra, personne!

DEUXIÈME ESCLAVE : Qu'est-ce que tu as vu? Raconte-moi, au moins!

ESCLAVE : Je ne peux pas. Je suis déconcerté. Ce que j'ai vu, je l'ai vu dans un autre corps. Je n'ai rien entendu, quoique j'aie tout entendu. Je n'ai rien vu, quoique j'aie tout vu.

DEUXIÈME ESCLAVE : Tu as rêvé!

ESCLAVE : Je ne sais pas si j'ai rêvé, je ne sais pas Si j'étais ivre.

L'esclave se lève.

DEUXIÈME ESCLAVE : Où vas-tu?

ESCLAVE : Je ne sais pas où je vais. Mais je dois partir. Je dois partir.

Il s'en va rapidement. Les oiseaux sont follement excités par ce récit. Ils marchent en tous sens et certains prennent déjà leur vol, comme s'ils se disposaient au départ.

A ce moment intervient la Perruche qui crie:

PERRUCHE : Une minute ! Une minute! HUPPE Que veux-tu, Perruche?

PERRUCHE : Des méchants m'ont enfermée dans une cage de fer, toute charmante que je suis.

HUPPE : Eh bien?

PERRUCHE : Eh bien, moi qui voudrais tant m'élever jusqu'à l'aile du Simorg, je ne peux pas. Je suis dans ma cage.

La Huppe ouvre la cage.

La Perruche sort et découvre la liberté. Elle chante un instant. Puis elle rencontre le Paon, prend peur et rentre dans sa cage.

PERRUCHE : On me nourrit de sucre dès le matin. Je porte un collier d'or. Ma cage me suffit. J'aime ma cage.

HUPPE : Tu n'as aucune idée du bonheur. Tu n'as pas l'amande, tu n'as que l'écorce de l'amande.

Le Paon, qui vient d'apparaître, a déployé sa roue. La Huppe lui demande:

HUPPE : Et toi?

PAON : Quoi, moi?

HUPPE : Tu veux partir?

PAON : Non pas. Je ne suis pas un oiseau comme les autres oiseaux. J'ai été chassé de mon royaume et j'attends, dans mon exil, le cœur généreux qui me rendra mon trône. Peu m'importe le Simorg! Voyez mes cent mille couleurs

HUPPE : Je vois tes cent mille couleurs, et je vois aussi tes deux vilains pieds.

*Honteux de ses pieds, le Paon veut les cacher.
Tous les oiseaux éclatent de rire. il sort, courbé, sous les risées.
La Huppe lui dit encore quand il sort:*

HUPPE : Comparé à l'océan, ton royaume est à peine une goutte. Pourquoi se soucier de la goutte, quand on peut avoir l'océan?

Voyant le Moineau qui essaye de s'en aller discrètement, elle l'arrête:

HUPPE : Où vas-tu, Moineau?

MOINEAU : Moi?

HUPPE : Oui, toi, qui étais si impatient de partir!

MOINEAU : Oh, moi, je suis si faible. Je suis frêle comme un cheveu. Je n'ai pas la force d'une fourmi. J'ai une grande envie de voir le Simorg, mais dans ma faiblesse comment parvenir jusqu'à lui? Je mourrais en route.

Entre un homme qui marche lentement. La Huppe le désigne.

HUPPE : Tu te souviens de Cet homme?

MOINEAU : Non.

HUPPE : C'était un saint, plus parfait que tout ce qu'on peut dire. Il avait la science et la sagesse en partage. Il était un exemple incomparable pour les hommes et comme un drapeau dans le monde. Au moment où on allait l'exécuter, il ne prononçait que ces mots: «je suis la vérité» = « Je suis la vérité. » Alors, pour le punir, on lui coupa les mains et les pieds. Le sang sortait en abondance de son corps, et il pâlit. Alors Cet homme se hâta de frotter ses deux mains coupées contre son visage en disant: «Comme c'est le sang qui colore le teint de l'homme, je veux m'en servir aujourd'hui pour rendre mon visage vermeil. Je ne veux paraître pâle aux yeux de personne. On pourrait penser que j'ai éprouvé de la crainte. Je veux être rouge. Quand le bourreau se tournera vers moi, il verra qu'il y a là un homme courageux. Le monde n'est que le cadavre du néant. Pourquoi aurais-je peur? »

*L'homme sort en silence. Les oiseaux sont silencieux.
La Huppe reprend la parole et les exhorte.*

HUPPE : Alors ? Vous ne dites plus rien ? Avez-vous donc Si peur de cette mort?

Les oiseaux ne répondent pas et baissent la tête. La Huppe va de l'un à l'autre.

HUPPE : Cet oiseau n'aime que sa cage. Cet autre ne veut pas quitter sa mare, ou sa montagne. Cet autre se prend pour un fourmi. Cet autre se prend pour un roi. Des milliers de créatures sont astucieusement occupées à la poursuite du cadavre de ce monde. Et toutes se disent: pourquoi quitter ce bonheur tranquille dont nous jouissons? Que faire de son cœur?

LES DERNIÈRES EXCUSES

Convaincus par la Huppe, les oiseaux paraissent sur le point de partir. Mais on entend tout à coup le chant du Rossignol. Tous s'arrêtent et écoutent un instant ce chant. Ils paraissent fascinés. La Huppe s'adresse au public:

HUPPE : Au moment où les oiseaux frémissaient à l'idée du départ, ils entendirent le chant du Rossignol. Ce chant renferme un monde de secrets. Le Rossignol chantait les secrets du mystère et fermait le bec aux autres oiseaux.

Le Rossignol s'adresse aux oiseaux:

ROSSIGNOL : Les secrets de l'amour me sont connus. Toute la nuit, je répète mes chants d'amour. J'enseigne sans cesse de nouveaux mystères. Quiconque m'écoute perd la raison. Il est dans l'ivresse.

Il montre une rose, qu'il tenait cachée:

ROSSIGNOL : Quand la rose répand dans le monde, au commencement du printemps, son odeur suave, je lui ouvre gaiement mon cœur. Mes peines s'effacent. Lorsqu'elle ne se montre pas, je me tais. Mes secrets ne sont pas connus de tout le monde, mais la rose les sait avec certitude. Je suis entièrement plongé dans l'amour de la rose. Ma propre existence, je n'y songe pas. Je ne désire pour moi que la rose. Atteindre le Simorg est au-dessus de mes forces. L'amour de la rose suffit au Rossignol. Comment pourrais-je rester une seule nuit loin de cet amour?

HUPPE : Sais-tu pourquoi la fille du roi a souri au derviche?

ROSSIGNOL : Non.

La Huppe s'adresse à la Colombe:

HUPPE : Raconte.

COLOMBE : Un roi avait une fille, belle comme la lune. il était impossible de la voir sans l'aimer. Ses yeux à demi fermés par le sommeil ou une douce ivresse, éveillaient continuellement la passion. Devant l'éclat de ses lèvres, le rubis le plus pur séchait de jalousie. Et si le sucre en avait connu la saveur, il aurait fondu de honte.

Apparaît alors un derviche qui aperçoit la princesse et s'immobilise à sa vue.

C'est le derviche lui-même qui dit:

DERVICHE : Par l'effet du destin, un pauvre derviche aperçut cette lune éclatante et en fut violemment épris. Le pauvre homme avait à la main un petit pain rond, qu'il laissa tomber sur le chemin.

La princesse s'arrête un bref instant en face du derviche, lui sourit et dit:

PRINCESSE : La princesse, en passant devant le derviche, lui sourit. Avant de s'éloigner comme une flamme de feu.

Elle disparaît.

DERVICHE : A la vue de ce sourire, le derviche tomba dans la poussière. Il n'eut plus de repos, ni le jour, ni la nuit. L'amour de la princesse avait mis son âme au pillage.

Il tombe sur le sol et se lamente:

DERVICHE : Aucun jour, pour moi, ne suivra donc cette nuit? La lampe du ciel est-elle éteinte? Je reste plongé dans le sang de la tête aux pieds. Seigneur, quelle est donc la chose que signale cette nuit? Elle est aussi longue et noire que ses cheveux. Je brûle dans cette nuit par la folie de mon amour. Où est ma vie, que je la passe à décrire ma douleur? Où est ma patience? Où est ma raison? Où est ma fortune, si elle n'accomplit pas mon désir? Où est ma main, pour que je mette sur ma tête la poussière du chemin? Où est mon pied, pour qu'il cherche la rue de mon amie? Où est mon oeil, pour que je puisse encore voir son visage? Où est le jour, pour que pendant son cours je pousse des cris et des plaintes? Quel est cet amour, quelle est cette douleur, quelle est cette chose?

La princesse apparaît à ce moment-là et l'appelle:

PRINCESSE : Pssst!

Le derviche ne se relève pas tout de suite.

PRINCESSE : Toi qui dors... Ici, lève la tête...

Il lève la tête, aperçoit la princesse et se prosterne en tremblant par terre.

DERVICHE : Princesse...

PRINCESSE : Va-t-en d'ici. Ecoute-moi.

DERVICHE : Je ne peux pas. Non, ne me chasse pas.

PRINCESSE : Mes gens en ont assez de te voir là. Ils veulent te couper la tête.

DERVICHE : Le jour où je suis devenu amoureux de toi, j'ai lavé mes mains de la vie. Je suis prêt à sacrifier ma vie pour toi, si tu le demandes. Sans toi, je suis sans parent, sans ami, sans patience. J'ai vendu le monde ainsi que ma vie. Ouvre-moi ta porte.

PRINCESSE : Ton souffle est froid. Ne fais plus le projet de jouer ton cœur. Occupe-toi actuellement de ton linceul. Tu ne peux pas inspirer de l'amour. Va-t-en.

DERVICHE : Chaque nuit je joue ma vie au bout de la rue. Tu es le soleil, je suis l'ombre. Comment pourrais-je exister sans toi?

PRINCESSE : Mais rien n'est possible entre toi et moi. Rien. Je te le dis. Alors, va-t-en.

DERVICHE : Rien?

PRINCESSE : Rien. Sauve ta tête et disparaît.

DERVICHE : Réponds au moins à une question.

PRINCESSE : Quelle question?

DERVICHE : Quand tu m'as rencontré, tu m'as souri?

PRINCESSE : Oui.

DERVICHE : Pourquoi?

PRINCESSE : En te voyant, j'ai senti que tu allais te rendre ridicule. Alors je t'ai souri. Mais je ne t'ai pas souri par amour. Je t'ai souri par pitié. Adieu, ignorant.

Elle disparaît.

Le derviche reste profondément abattu sur le sol.

La Huppe ajoute à l'adresse du Rossignol:

HUPPE : La rose ne sourit pas. A chaque nouveau printemps, la rose se rit du Rossignol. Choisis un amour qui ne meure pas.

On entend à ce moment le chant du Hibou.

La Huppe lui dit:

HUPPE : Et toi Hibou, quelle excuse vas-tu trouver?

HIBOU : Moi? Oh moi je vis à l'écart, dans une maison délabrée. Je suis né dans les ruines et je m'y plais. J'ai bien trouvé des centaines de lieux habités, mais les uns sont dans le trouble, les autres dans la haine. Celui qui veut vivre en paix doit aller parmi les ruines.

HUPPE : Si tu résides tristement au milieu des ruines, c'est que des trésors y sont cachés.

HIBOU : Des trésors? Oui, sans doute. Les trésors n'existent que dans les ruines. J'aime l'or. Je ne peux pas partir à la recherche du Simorg. Je n'aime que mon trésor et mes ruines.

Deux voleurs soudain surgissent.

PREMIER VOLEUR : Alors?

DEUXIÈME VOLEUR : Je sens la peur.

PREMIER VOLEUR : Moi aussi. La peur a une odeur particulière pendant la nuit.

DEUXIÈME VOLEUR : Deux hommes s'approchent le long du chemin.

PREMIER VOLEUR : L'odeur de peur s'approche aussi.

DEUXIÈME VOLEUR : Une odeur très forte.

*Deux hommes, en effet, s'avancent sur le chemin de la montagne.
Quand ils arrivent à leur hauteur, les deux voleurs sautent devant eux.*

PREMIER VOLEUR : Halte! Votre argent, vos richesses!

PREMIER VOYAGEUR : Laissez-moi passer, je n'ai rien.

Les deux voleurs sentent le premier voyageur et le laissent passer sans même le fouiller.

DEUXIEME VOLEUR : Passe.

Ils demandent au second voyageur:

DEUXIEME VOLEUR : Et toi?

SECOND VOYAGEUR : Moi non plus, je n'ai rien.

PREMIER VOLEUR : Tu n'as rien?

SECOND VOYAGEUR : Non.

PREMIER VOLEUR : Pourtant tu sens la peur. Laisse-moi tâter.

Le voleur tâte le corps de l'homme et ne trouve rien.

SECOND VOYAGEUR : Je vous dis que je n'ai rien. Laissez-moi passer comme mon ami.

DEUXIEME VOLEUR : Enlève tes vêtements.

SECOND VOYAGEUR : Mes vêtements?

DEUXIÈME VOLEUR : Dépêche-toi!

*Sous la menace, il commence à enlever ses vêtements. Ils l'aident
brutalement. On ne voit toujours aucune trace de richesse.*

SECOND VOYAGEUR : Vous voyez bien que je n'ai rien! Je vous l'avais dit! Pourquoi déchirer ma robe?

PREMIER VOLEUR : Mais alors d'où vient cette odeur de peur?

SECOND VOYAGEUR : Une odeur de peur? Quelle odeur de peur?

DEUXIÈME VOLEUR : Il nous faut la réponse avant que tu partes d'ici! Tu as peur! Si tu n'as rien, pourquoi as-tu peur?

SECOND VOYAGEUR : Je n'ai pas peur! Je n'ai...

*Tout à coup un pet très bruyant, prolongé.
Les deux voleurs regardent le cul du voyageur.*

PREMIER VOLEUR : Alors, c'est là que tu le cachais?

*Ils extraient de son cul un rouleau de pièces d'or.
La Huppe prend ces pièces et les jette au Hibou en lui disant:*

HUPPE : L'or est comme un âne boiteux. il a du poids, mais il n'a aucune valeur. Retourne t'ensevelir dans tes ruines.

Le premier voyageur dit encore au Hibou:

PREMIER VOYAGEUR : Un jour, j'ai gagné deux pièces d'argent. J'ai pris une pièce dans une main et une dans l'autre. Si j'avais mis les deux pièces dans une seule main, je n'aurais pas dormi de la nuit.

La Huppe s'adresse aux oiseaux:

HUPPE : Vous hésitez encore?

Les oiseaux ne répondent pas.

HUPPE : Un homme fit un voyage en Perse. Quand il revint chez lui, il avait tout perdu, son argent, sa force — et même un oeil. Il avait les lèvres sèches. Ses amis lui demandèrent : « Mais que s'est-il passé? » Il répondit: « Je passais par hasard devant une maison. La porte était ouverte. J'ai vu des hommes qui ne disaient rien. Ils étaient purs. Ils avaient à la main un flacon de vin trouble. Je ne sais rien de plus, sinon que j'ai tout perdu » Alors ses amis lui demandèrent : « Mais qu'est-ce qu'ils ont fait? Qu'est-ce qu'ils t'ont dit? » Et l'homme répondit « Ils m'ont simplement dit : Entre. »

*Un silence étonné accueille ce récit.
Puis un des oiseaux demande:*

OISEAU : Que signifie cette histoire?

HUPPE : « Ils m'ont simplement dit : Entre. »

HÉRON : Mais dis-nous pourquoi nous devons abandonner notre vie?

PREMIER OISEAU EXOTIQUE : Pourquoi ce désir d'un voyage terrible?

HÉRON : Où trouverons-nous notre force?

HUPPE : Oiseaux sans ambition!

Frappés par le ton de sa voix, ils se taisent et l'écoutent.

HUPPE : Cousez-vous le bec. Cessez de vous dire fourmis et mendiants. Avalez vos excuses. L'amour aime les choses difficiles. Il met le feu à toute espèce de moisson. N'hésitez pas, retirez vos mains de l'enfance, mettez les pieds en avant et battez des ailes! Si tous se brûlent, nous nous brûlerons nous aussi!

La Huppe se place en tête du vol et dit:

HUPPE : En route.

*Les oiseaux prennent position derrière elle.
Tous ensemble, ils s'envolent.*

DANS LE DÉSERT

*Ils volent un moment lentement, en silence.
Puis la Huppe nous dit:*

HUPPE : D'abord, il leur fallait traverser un long désert brûlant. Le vent y soufflait sans cesse. Des gémissements s'élevaient parfois de la terre. A d'autres moments, c'était un silence profond.

Tout en volant, les oiseaux lui posent des questions:

HÉRON : Pourquoi la route est-elle aussi nue?

PREMIER OISEAU EXOTIQUE : Comment ferons-nous pour boire et manger?

MOINEAU : J'ai chaud, j'ai mal aux yeux.

COLOMBE : Dis-nous ce qui nous attend demain, et plus tard encore.

OISEAU DOUBLE : Parle-nous des usages à la cour du Simorg.

FAUCON : Comment devons-nous nous tenir? Explique-nous, Si tu le sais.

PREMIER OISEAU EXOTIQUE : Le vent m'aveugle. Je ne vois pas où me portent mes ailes.

*Un des oiseaux reste à la traîne
en disant:*

OISEAU COUPABLE : Je n'en peux plus. Je suis couvert de fautes.

La Huppe vole à son secours.

HUPPE : Allons, vole, ne désespère pas!

OISEAU COUPABLE : Mes crimes sont si lourds qu'ils m'attirent au sol.

HUPPE : Avance!

OISEAU COUPABLE : Je ne peux pas! Je tombe! Je suis un misérable!

*La Huppe le force à repartir.
Le Moineau dit aussitôt à la Huppe:*

MOINEAU : Moi aussi j'abandonne. Je sens que j'abandonne.

HUPPE : Mais pourquoi?

MOINEAU : Pourquoi? Tu me demandes pourquoi? Je ne t'ai pas dit: Je suis de caractère efféminé et inconstant. Je ne fais que sauter d'une branche à l'autre. Un jour libertin, un jour abstinent. Tu sais, je ne suis pas sincère.

HUPPE : Cela arrive à tout le monde. Vole, et nettoie la rouille de ton cœur.

MOINEAU : Il m'arrive de me saouler.

HUPPE : Et alors?

MOINEAU : Et d'autres jours je ne bois que de l'eau. Je ne sais pas pourquoi.

HUPPE : Que boiras-tu dans ce désert?

Et comme l'oiseau, interloqué, ne répond pas, la Huppe ajoute:

Ton sang, peut-être.

Un autre oiseau se laisse tomber sur le sol en disant:

OISEAU DOUBLE : Je ne peux pas aller plus loin.

HUPPE : Pourquoi, oiseau?

OISEAU DOUBLE : Parce que je suis mon propre ennemi. Tu ne le vois pas? J'ai avec moi le voleur qui doit m'arrêter. Je ne le connais pas, mais il est en moi. Je le sens. Si je m'aventure plus loin, il m'attaquera et il me tuera.

L'oiseau double se tait.

La Huppe lui raconte avec douceur:

HUPPE : J'ai connu un très vieux fossoyeur. Je lui demandai: « Toi qui as passé ta vie à creuser des fosses dans la terre, qu'y as-tu vu de merveilleux? — Ce que j'ai vu de merveilleux, me répondit-il, c'est que pendant soixante-dix ans j'ai creusé des fosses et que pas une seule fois je n'y ai enterré mes désirs. »

L'oiseau double reste pensif.

Les lumières faiblissent.

COLOMBE : Il me semble que la nuit tombe. HUPPE Arrêtons-nous ici pour la nuit.

Ils se posent, tandis que la nuit achève de tomber.

Soudain arrive une Chauve-Souris qui leur demande:

CHAUVE-SOURIS : Que faites-vous là?

COLOMBE : Nous nous reposons.

CHAUVE-SOURIS : Et pourquoi vous vous reposez? Est-ce que je me repose, moi?

COLOMBE : Nous sommes fatigués.

CHAUVE-SOURIS : Avez-vous des nouvelles du soleil?

HÉRON : Aucune depuis hier soir, Chauve-Souris.

CHAUVE-SOURIS : Alors relevez-vous! Retournez en arrière! Vite! Vous êtes en grand danger! Allons, debout!

Les oiseaux s'inquiètent.

COLOMBE : Mais quel danger? De quoi parles-tu?

CHAUVE-SOURIS : Allons, debout! Je sais ce que je dis! Je n'ai pas vu le soleil depuis si longtemps! J'ai volé pendant des années et des années, toujours dans le noir. A force de voler, j'ai perdu mes ailes et mes plumes, et je me suis dit: je suis peut-être passée au-delà du soleil.

MOINEAU : Tu es folle d'orgueil. Tu t'es simplement égarée.

CHAUVE-SOURIS : Egarée? Moi? En cherchant dans le noir des nouvelles du soleil, j'ai volé si loin que je suis passée de l'autre côté.

COLOMBE : Tu rêves. Tu dis que tu as perdu tes ailes et tes plumes à la poursuite du soleil. Mais dans le noir, tu n'as même pas vu le chemin. Comment aurais-tu pu le parcourir? La fourmi qui est restée au fond du puits, comment s'élèverait-elle jusqu'à la lune?

CHAUVE-SOURIS : Si vous voulez dormir, dormez. La nuit attend mon vol. Je vais demander dans le noir des nouvelles du soleil.

*Elle repart en volant, et disparaît. Les oiseaux restent un instant endormis.
Certains oiseaux prennent peur et s'enfuient.
La Huppe dit au public.~*

HUPPE : Au départ, ils étaient des centaines et des centaines de milliers d'oiseaux. Les oiseaux qui s'étaient mis en route remplissaient le monde. Mais beaucoup s'arrêtaient au bord du chemin. D'autres partaient secrètement pendant la nuit.

*La nuit s'efface.
Les lumières reviennent.*

HUPPE : Ceux qui restaient reprenaient leur vol chaque matin.

Les oiseaux se réveillent, secouent leurs plumes et s'envolent.

HUPPE : Un jour, du haut du ciel, ils aperçurent une petite tache immobile dans le désert. Ils s'en approchèrent et virent que c'était un ermite.

Ils survolent l'ermite. La Huppe l'appelle à deux reprises:

HUPPE: Oho!

ERMITE: Oho!

HUPPE: Oho!

ERMITE : Oho!

*Les oiseaux viennent se poser auprès de lui.
C'est un ermite à longue barbe.
La Huppe lui demande:*

HUPPE : Tu es toujours là?

ERMITE : Toujours.

HUPPE : Et dis-moi: as-tu trouvé la réponse?

ERMITE : La réponse à quoi?

HUPPE : A la question que tu te posais.

ERMITE : Non. Je n'ai pas trouvé la réponse.

HERON : Mais quelle est cette question?

MOINEAU : Oui, oui, quelle est cette question?

ERMITE : Vous voulez vraiment la connaître?

Les oiseaux répondent de façon très affirmative, dans leur langage.

ERMITE : Eh bien, écoutez-mol.

Ils font silence.

ERMITE : J'étais, je pense, un homme assez honnête. J'avais une femme et quelques enfants. Depuis quelque temps j'étais tourmenté par une violente envie d'aubergine. L'envie de manger des aubergines ne me quittait ni le jour ni la nuit. Et en même temps je me disais, quelque chose me disait que si je mangeais des aubergines, un malheur allait me frapper. Un grand, un terrible malheur. J'essayais de penser à autre chose. A mon travail. A ma famille. A des oranges. A des moutons. Mais toujours l'aubergine revenait. L'aubergine.

Il s'arrête un court instant. Les oiseaux se gardent de lui poser la moindre question.

ERMITE : Finalement, comme vous pensez, mon désir me subjuga. Ma mère me trouva des aubergines, elle me les fit cuire, très bien, et je commençai à les manger. Mais à peine avais-je mangé la moitié d'une aubergine qu'on frappa à la porte. Un homme entra et il posa par terre la tête de mon fils. On venait de couper la tête de mon fils.

Un profond silence.

ERMITE : Alors j'ai décidé que je passerais le reste de ma vie à chercher le rapport qui existe entre le fait de manger des aubergines et la tête coupée de mon fils. J'ai tout abandonné, absolument tout, je suis venu ici et depuis ce jour je cherche la réponse à cette question.

HÉRON : Et tu n'as rien trouvé?

ERMITE : Rien.

DEUXIÈME OISEAU EXOTIQUE : En attendant, comment vis-tu dans le désert?

ERMITE : Je réfléchis, comme vous voyez.

*Il reste un instant silencieux.
Avec un peigne assez grossier, il peigne sa longue barbe.*

Tout à coup, la Colombe se met à rire. L'ermite la regarde avec surprise et lui demande:

ERMITE : Pourquoi ris-tu?

COLOMBE : Je ris parce que je sais pourquoi.

ERMITE : Pourquoi quoi?

COLOMBE : Pourquoi tu n'as pas trouvé la réponse.

ERMITE : Et pourquoi je n'ai pas trouvé la réponse?

COLOMBE : Parce que tu ne penses pas à ta question.

ERMITE : Moi? Mais je ne pense qu'à ça!

COLOMBE : Erreur. Tu ne penses qu'à ta barbe.

*L'ermite, qui se peignait la barbe,
s'arrête aussitôt et dit:*

ERMITE : Tu as raison. Je vois que tu as raison. Tu as absolument raison. Ecoute, un jour, j'étais ici depuis quelques mois, un an peut-être, quand tout à coup, par terre, j'ai vu quelque chose qui brillait. Une pierre qui brillait. Je l'ai ramassée. Tenez, la voici. C'est du mica.

Il montre la petite pierre qui lui sert de miroir pour peigner sa barbe.

ERMITE : En me regardant dans ce mica, je vis que j'avais une barbe magnifique. Alors, vite, je ramassai un bout de bois, je le taillai pour en faire un peigne et je me mis à soigner ma barbe! A peigner, à entretenir ma barbe!

Il s'énerve au fur et à mesure qu'il parle. Il devient furieux contre lui-même.

ERMITE : Et vous avez raison! Je ne pensais plus qu'à ma barbe! Avant je ne pensais qu'à l'aubergine, et retiré dans le désert, je ne pensais plus qu'à ma barbe! Toute ma vie était consacrée à ma barbe!

Il se lève, commence à s'arracher la barbe et à jeter les poils de tous côtés:

ERMITE : Mais c'est fini! Vous allez voir: je vais l'arracher, cette sale barbe! Cette barbe maudite! Je l'arrache! Je la jette! Le vent l'emporte! Bientôt je n'aurai plus de barbe! Plus du tout! Plus un poil de barbe!

*A ce moment, la Colombe se remet à rire.
L'ermite s'arrête, interloqué, la regarde et lui demande:*

ERMITE : Pourquoi tu ris?

COLOMBE : Pourquoi je ris ? Parce que maintenant encore tu ne penses qu'à ta barbe!

*Tous les oiseaux éclatent de rire.
Ils laissent l'ermite seul dans le désert, désorienté, au milieu des débris
de sa barbe.
La Huppe leur dit:*

HUPPE : Allons oiseaux aux ailes rapides. Rassemblez votre cœur et partons, car le vent du bonheur se lève. Allons oiseaux pleins de paresse et de curiosité!

Ils reprennent leur vol au-dessus du désert.

COLOMBE : Si nous parvenons devant le Simorg, que devons-nous lui demander?

HUPPE : Demande-lui ce que tu désires le plus.

COLOMBE : Ce que je désire le plus, c'est le voir.

HUPPE : Alors, ne lui demande rien.

HÉRON : Et dis-moi: quels présents lui apporterons-nous?

HUPPE : Apporte au pays du Simorg ce qu'on n'y trouve pas.

HÉRON : Il a la science, il a les secrets.

HUPPE : Apporte-lui ton ardeur et ta peine.

FAUCON : Regarde là-bas!

MOINEAU : Où?

HUPPE : N'est-ce pas un moineau qui marche?

Apparaît un oiseau qui marche lentement à travers le désert. Les oiseaux se posent autour de lui.

COLOMBE : Mais d'où viens-tu?

MOINEAU : Tu es seul?

FAUCON : Pourquoi tu ne te sers pas de tes ailes?

L'oiseau leur répond sans s'arrêter:

OISEAU-MARCHEUR : J'ai fait le vœu de traverser ce désert à pied. En marchant. Je voulais aller voir le Simorg...

MOINEAU : Et tu l'as vu?

OISEAU-MARCHEUR : ... alors je suis parti à pied et j'ai traversé le désert.

DEUXIÈME OISEAU EXOTIQUE : Tu as dû souffrir beaucoup.

OISEAU-MARCHEUR : J'ai marché pendant quatorze ans.

PREMIER : OISEAU EXOTIQUE Et tu es arrivé à la fin du désert?

OISEAU :-MARCHEUR Oui.

PREMIER OISEAU EXOTIQUE : C'est encore loin?

OISEAU-MARCHEUR : A pied, je ne me rends pas compte.

FAUCON : Et tu as vu le SIMORG?

HERON : Comment est-il?

OISEAU-MARCHEUR : Le Simorg ? Non. Non, je n'ai pas vu le Simorg. Quand je suis arrivé à la fin du désert, je me suis dit: voici ce royaume que j'ai appelé de mes ferventes prières. Mon vœu est accompli. J'ai décidé de faire demi-tour.

HERON : Tu as renoncé à voir le Simorg?

OISEAU-MARCHEUR : J'ai acquis toute la perfection dont je suis capable. Inutile d'aller plus loin.

HERON : Et tu reviens, toujours à pied?

OISEAU-MARCHEUR : Toujours à pied. Je dois être fidèle à mon vœu. Bon voyage.

Il sort.

Les oiseaux reprennent leur vol. Un orage les frappe. Ils sont de plus en plus affaiblis, presque mourants.

HERON : Regardez, au-dessous de nos ailes, tous ces cadavres d'oiseaux aventureux.

COLOMBE : La mort les attendait à tel et tel endroit.

DEUXIÈME OISEAU EXOTIQUE : Plus j'avance, plus j'ai peur de mourir.

PREMIER OISEAU EXOTIQUE : Moi, je crois que je perdrai la vie au prochain obstacle.

HUPPE : Ne sais-tu pas que la vie, longue ou courte, ne se compose que de quelques respirations? Quiconque naît, meurt. Il va en terre et le vent le disperse. Tu n'es qu'une goutte d'eau pétrie avec de la terre.

Un vieillard surgit à ce moment du désert et s'écrie:

VIEILLARD : Qu'est-ce que tu sais de la mort, toi?

*Devant l'étonnement des oiseaux,
il ajoute:*

VIEILLARD : Jamais homme, ni jeune, ni vieux, n'a pu parler convenablement de la mort.

MOINEAU : Comment le sais-tu? Qui es-tu?

VIEILLARD : J'habite ici, tout au fond du désert. Je me suis retiré totalement du monde. Je vois venir les voyageurs téméraires et je leur dis: Donnez-moi vos dépouilles! Là où vous allez, vous n'aurez plus besoin de ça.

Il tente de saisir les oiseaux, qui résistent.

COLOMBE : Nous devons mourir ici?

VIEILLARD : Si vous voulez aller plus loin, quelque chose doit disparaître. Ah, moi j'ai vu mourir le Phénix.

*Il fait un mouvement pour s'en aller. Les oiseaux le rattrapent,
le saisissent.*

COLOMBE : Le Phénix?

MOINEAU : Tu as vu le Phénix?

PREMIER OISEAU EXOTIQUE : Le Phénix existe?

DEUXIÈME OISEAU EXOTIQUE : Le Phénix meurt?

VIEILLARD : Oui. Je l'ai vu. C'est un oiseau admirable. Il a un bec extraordinairement long et dur, percé de trous comme une flûte. Chacun de ces trous fait entendre un son et dans chacun de ces sons il y a un secret particulier. Quand il joue de son bec, les oiseaux et les poissons sont agités. Les animaux les plus féroces se taisent. Le Phénix vit environ mille ans et il connaît avec exactitude l'heure de sa mort. Quand ce moment arrive, il réunit autour de lui un tas de feuilles et fait douloureusement sortir, du plus profond de son cœur pur, des cris plaintifs.

En disant ces mots, il déploie devant lui, sur le sol, un grand voile noir.

VIEILLARD : Tous les oiseaux viennent assister au spectacle de sa mort et tous, à son exemple, se résignent à mourir.

Un silence.

Un après l'autre, les personnages viennent déposer dans le grand voile noir leurs apparences d'oiseaux.

Quand ils ont terminé, le vieillard reprend:

VIEILLARD : Quand le Phénix n'a plus qu'un souffle de vie, il bat des ailes et agite ses plumes. Ce mouvement produit du feu. Ce feu enflamme les feuilles. Bientôt, bois et oiseau, tout est réduit en braise, et puis en cendre. Mais quand on ne voit plus une seule étincelle, un petit Phénix apparaît au milieu de la cendre chaude.

Dans le silence qui suit, ils lèvent tous leurs yeux vers le ciel, lentement, comme pour y suivre la montée du nouveau Phénix. Puis le vieillard ramasse les dépouilles d'oiseaux dans le grand voile noir et se retire dans le désert en disant:

VIEILLARD : J'ai mesuré le vent toute ma vie. Quand cette vie me quittera, si vous me trouvez, enterrez-moi où vous voudrez et bonsoir.

*Il disparaît.
Tout à coup, un des oiseaux se dresse,
le Faucon:*

FAUCON : Regardez!

Tous l'entourent, cherchent à voir.

MOINEAU : Que vois-tu?

FAUCON : Là-bas! Une montagne! On voit même l'entrée d'une vallée! Vous la voyez?

DEUXIÈME OISEAU EXOTIQUE : Non! Moi, je ne vois rien!

FAUCON : Mais si! Droit devant!

MOINEAU : Ah oui! Je la vois!

HÉRON : Oui! Là-bas!

FAUCON : Nous sommes arrivés! Nous avons franchi le désert!

HUPPE : Doucement, les oiseaux! Du calme. Ne vous trompez pas. Nous ne sommes pas arrivés. Le voyage n'est pas fini.

COLOMBE : Que dis-tu?

HUPPE : Le désert n'est qu'un vestibule.

COLOMBE : Mais toutes nos blessures?

HUPPE : Si tu es blessée, ne le dis à personne. La vraie peine commence ici.

MOINEAU : Je m'en vais. Je prends le chemin du retour.

HUPPE : Aucun oiseau n'a retraversé le désert sans mourir.

HÉRON : Nous ne pouvons pas aller plus loin! Et nous ne pouvons pas revenir en arrière!

HUPPE : Chassez la terreur de votre âme. Ecoutez-moi. Nous avons sept vallées à franchir une à une. Dans chaque vallée il y a un secret, que nous devons découvrir. Personne n'est revenu de ce côté après avoir franchi ces sept vallées. Donc, ce qui nous attend exactement de l'autre côté, je ne le sais pas.

HÉRON : Connais-tu le nom des vallées?

HUPPE : La première est la vallée de la Recherche.

*Ils se tiennent debout, immobiles.
Une musique retentit.*

LES SEPT VALLÉES

Quand la musique se calme la

Huppe dit:

HUPPE : Entrons. Cherchons. Il faut aux patients beaucoup de patience.

*Apparaît un homme qui, tout en chantant, tamise obstinément de la terre dans un tamis.
Les oiseaux le regardent un instant avec curiosité et la Colombe lui demande:*

COLOMBE : Que cherches-tu?

HOMME AU TAMIS : Je cherche mon chemin.

COLOMBE : Tu espères le trouver en le cherchant ainsi?

HOMME AU TAMIS : Je le cherche partout, Si je veux le trouver un jour quelque part.

L'homme s'éloigne en cherchant encore, et en chantant.

HUPPE : La plupart s'arrêtent ici. Nous, nous avons joué notre vie et notre raison pour comprendre la perfection d'un atome.

HÉRON : Il faut nous lancer comme des fous, soutenus par notre seul délire.

HUPPE : Entrons dans la deuxième vallée.

*Une boule apparaît, tournant sur elle-même.
Celle boule est frappée par un personnage qui tient un maillet. Il est
suivi par un homme qui joue du violon en tournant sur lui-même, au
même rythme que la boule. Le Faucon à ce dernier:*

FAUCON : Pourquoi tournes-tu sur toi-même?

OISEAU EXOTIQUE : Pourquoi regardes-tu cette boule?

C'est le joueur qui répond:

JOUEUR : Parce qu'elle est en mouvement, comme lui. Elle est égarée, comme lui. Elle et lui, ils sont sans tête, ni pied. Elle le connaît et il la connaît. Ils peuvent se parler. Mais la boule est plus heureuse que lui.

DEUXIÈME OISEAU EXOTIQUE : Pourquoi?

JOUEUR : Parce que je la touche de temps en temps avec mon maillet.

HÉRON : Quelle est cette énigme?

JOUEUR : Il est comme cette boule, mais il éprouve plus de douleur qu'elle. La boule s'unit au maillet par les coups que je lui porte. Mais lui, il reste éloigné de son amour. Et les coups, il les sent dans son cœur.

*Les deux personnages sortent.
Les oiseaux restent interdits.
La Huppe essaye de les aider:*

HUPPE : Dans cette vallée, il faut se plonger tout entier dans l'Amour. Il faut perdre la tête et les pieds.

*Ils commencent à agiter leurs têtes,
puis leurs bras.*

FAUCON : Moi je ne connais pas l'amour. L'amour m'inspire de la crainte. Il lui faut la douleur et le sang du cœur. Il enfonce la scie à son cou, et il se perce le corps.

MOINEAU : J'ai peur.

Le Héron s'adresse alors au Moineau qui a peur:

HÉRON : Mon enfant, le jeu de l'amour est nécessaire à la sagesse. L'amour te tue. Mais à chaque instant il te prête sa force. Ne te regarde pas avec mépris, car rien n'est au-dessus de toi. Quelque chose qu'aient faite les anges, ils l'ont faite pour toi.

*Le Héron entraîne le Moineau dans le mouvement des autres oiseaux.
Ce mouvement devient de plus en plus frénétique. Ils tournent sur eux-
mêmes et se laissent à la fin tomber sur le sol, épuisés.*

HUPPE : Reposons-nous maintenant. La vallée de l'Amour est franchie.
*Les oiseaux épuisés se couchent et s'endorment.
 Le Faucon se réveille le premier.*

FAUCON : Pourquoi nous sommes-nous endormis? Qu'est-ce que c'est?
Les autres oiseaux se réveillent à leur tour.

FAUCON : Qui nous a envoyé cette étrange torpeur?

HÉRON : Huppe, que s'est-il passé pendant notre sommeil?

HUPPE : Dans la première vallée, on cherche. Dans la deuxième, on brûle d'amour. Nous sommes ici dans la vallée de la Connaissance.

HÉRON : Mais pourquoi nous a-t-on endormis?

HUPPE : Pour te dire: reste éveillé! Tu avances sur le chemin du vertige. Personne n'est d'accord sur la longueur de ce chemin. Chacun s'avance au rythme de sa marche.
Ils sont tous en alerte.

FAUCON : Devenons sentinelles. Ne laissons passer personne pendant la nuit sans crier: « Qui vive? » Ne dormons pas. Gardons bien notre cœur, car il y a des voleurs aux alentours.

*On entend brusquement des sanglots.
 Les oiseaux voient arriver un homme qui pleure et qui retire quelque chose de ses yeux.*

COLOMBE : Que retires-tu de tes yeux?

HOMME EN PLEURS : J'en retire mes larmes une à une.

COLOMBE : Et tu les gardes?

HOMME EN PLEURS : Bien sûr. Ne vois-tu pas qu'elles deviennent des pierres? Des pierres brillantes et précieuses?

*Il montre une larme qu'il tient entre deux doigts.
 La Colombe semble fascinée.*

HOMME EN PLEURS : J'en ai toute une collection. Veux-tu que je te les montre?

COLOMBE : Je t'en prie.

HOMME EN PLEURS : Toutes mes larmes sont ici. Regarde. Laquelle préfères-tu?

COLOMBE : Elles sont toutes merveilleuses.

HOMME EN PLEURS : Tu en veux une? Choisis. Tu veux celle-ci? Prends. Ça m'est très facile d'en avoir d'autres.

A ce moment, la Huppe dit avec

force à la Colombe:

HUPPE : Allons, Colombe! En avant!

COLOMBE : Juste un instant! Tu as vu la beauté de ces pierres?

HUPPE : Viens. Que rien ne t'arrête. Si une chose t'arrête, elle devient ton idole.

*La Colombe se sépare avec peine des pierres.
Elle rejoint les autres oiseaux.
Ils entrent dans la quatrième vallée.*

HUPPE : Dans la quatrième vallée souffle un vent froid. Ce vent ravage en un instant un espace immense. Les sept océans ne sont plus qu'une mare d'eau. Les sept planètes, qu'une étincelle. Les sept cieux, qu'un cadavre. Les sept enfers, de la glace brisée. Sans qu'on puisse en deviner la raison, la fourmi a la force de cent éléphants.

MOINEAU : Quelle est cette vallée?

HUPPE : Elle n'est pas aussi facile à franchir que tu peux le croire. Si tu t'arrêtes, tu es pétrifié et tu meurs. Si tu continues à marcher, tu entends jusqu'à l'éternité un cri!

*Ils tendent l'oreille.
On entend un cri lointain.*

HUPPE : Avance encore!

*Deux personnages apparaissent.
L'un tient une planche recouverte de sable. L'autre parle:*

ASTROLOGUE : N'avez-vous jamais vu, oiseaux, un astrologue mettre devant lui une tablette recouverte de sable? Il y trace les étoiles et les planètes, le ciel, la terre, le zodiaque. Il en déduit de bons et de mauvais augures. Il en tire la maison de la naissance et de la mort. Puis il prend cette tablette par un coin et en répand le sable.

Le sable est répandu sur le sol.

HERON : Je ne vois pas d'utilité à mon existence, car tout ce que j'ai dit et tout ce que j'ai fait n'est rien.

FAUCON : Je n'ai que du vent dans la main.

PREMIER OISEAU EXOTIQUE : Tout ce qui a été, tout ce qui sera, bon ou mauvais, n'est qu'un atome. Qu'importe que les races se perpétuent ou ne se perpétuent pas? Puisque des milliers de mondes sont réduits en poussière, serait-il extraordinaire que le monde où nous habitons disparaisse lui aussi?

HUPPE : Nous avons marché jusqu'au lieu où il n'y a rien. Jusqu'à la vallée du Néant. Mais attention, même le néant a un secret.

Sur un geste de la Huppe, l'attention des oiseaux se reporte sur les astrologues.

ASTROLOGUE : Ecoute. Si tu voyais un monde entier brûlé jusqu'au cœur par le feu, tu n'aurais encore qu'un songe. Même si tout tombait dans le néant, depuis le poisson jusqu'à la lune, on trouverait encore au fond d'un puits la patte d'une fourmi boîteuse. Et tout pourrait recommencer. Quand même les deux mondes seraient tout-à-coup anéantis, il ne faudrait pas nier l'existence d'un seul grain de sable de la terre. S'il ne restait aucune trace, ni d'hommes, ni de génies, fais attention au secret de la goutte de pluie.

Après un instant de silence, la Huppe reprend:

HUPPE : En avant. Pas de plus grand danger que l'immobilité. Voyageurs expérimentés, vous allez périr avant le but!

Ils se remettent en marche.

FAUCON : Regardez!

Sur une planche, apparaissent divers objets en cire, un palmier, un scorpion et un homme que l'un des astrologues vient de disposer. Les oiseaux s'approchent.

FAUCON : Un palmier, un scorpion et un homme.

L'astrologue les désigne un après l'autre, comme pour leur poser une question. Ils essayent de deviner.

MOINEAU : Quelle différence y a-t-il entre ces trois choses?

L'astrologue approuve, désigne d'autres oiseaux.

PREMIER OISEAU EXOTIQUE : Je ne sais pas.

DEUXIÈME OISEAU EXOTIQUE : Moi non plus.

HÉRON : Moi je vois. C'est tout le contraire.

Il commence à pétrir les objets en cire, qui ne forment à la fin qu'une boule.

HÉRON : Regarde le secret de la cire. Quoique tu voies beaucoup d'individus, il n'y a en réalité qu'un petit nombre. Il n'y en a qu'un seul. C'est la vallée de l'unité.

FAUCON : Et le scorpion a disparu.

HUPPE : Le scorpion? Il est en toi, très bien caché. On dirait qu'il est endormi. Mais Si tu le touches tant soit peu, il aura la force de cent dragons. Et il te mordra violemment, sous la poussière même du tombeau.

A ce moment, réapparaît l'esclave que nous avons déjà vu, qu'une drogue narcotique transporta une nuit auprès d'une princesse. Il erre en ces lieux, hagard, stupéfait.

FAUCON : Ne t'avons-nous pas déjà vu?

ESCLAVE : Si. Vous m'avez vu quand j'étais vivant. J'ai passé une nuit auprès d'une princesse dont rien n'égalait la perfection. Je l'ai vue et je ne l'ai pas vue. Je l'ai touchée, et je ne l'ai pas touchée. Rien dans le monde n'est plus étonnant qu'une chose qui n'est ni claire ni obscure.

HÉRON : C'est à la fois le jour et la nuit, et ce n'est ni le jour ni la nuit.

DEUXIÈME OISEAU EXOTIQUE : Où sommes-nous?

HUPPE : Lorsque le voyageur pénètre dans cette sixième vallée, il disparaît, ainsi que la terre sur laquelle il marche. Et il demeure stupéfait. Qu'est ici l'intelligence? Elle est restée au seuil de la porte, comme un enfant aveugle-né. Nous avançons dans la vallée de la Stupeur.

COLOMBE : Reste-t-il encore une vallée?

HUPPE : Oui, mais celle-ci, il est impossible de la décrire.

FAUCON : Je ne vois rien.

PREMIER OISEAU EXOTIQUE : Je n'entends rien.

HÉRON : Je suis glacé de peur. Est-ce la vallée de la Mort?

HUPPE Oiseaux tourmentés, écoutez-moi. Ce dernier pas est le plus difficile. Un être est nourri au milieu des soins. Il grandit. Puis la mort vient tout effacer. Il devient la poussière du chemin. Mais à cet instant, il apprend mille secrets qu'il ignorait.

COLOMBE : Mais quels secrets ? A quoi bon les connaître?

MOINEAU : Pourquoi cet effort mortel?

HUPPE : Regardez.

*Un personnage vient d'apporter une bougie. Un autre apporte des papillons.
Le premier raconte:*

MONTREUR D'OMBRES : Un jour les papillons se réunirent, tourmentés par le désir de s'unir à la bougie. Un premier papillon alla jusqu'au château lointain, et il aperçut à l'intérieur la lumière d'une bougie. il revint, raconta ce qu'il avait vu. Mais le sage papillon qui présidait la réunion dit que cela ne les avançait guère.

Les oiseaux écoutent, très attentifs. Un assistant du montreur d'ombres manipule les papillons.

MONTREUR D'OMBRES : Un deuxième papillon alla plus près de la bougie. Il toucha de ses ailes la flamme et la bougie fut victorieuse. Il revint, les ailes brûlées, et raconta son voyage. Mais le sage papillon lui dit:

si~ Ton explication n'est pas plus exacte.» Alors un troisième papillon se leva, ivre d'amour. Il s'élança sur ses pattes de derrière et se jeta violemment sur la flamme. Ses membres devinrent rouges comme le feu. Il s'identifia avec la flamme. Alors le sage papillon — qui avait regardé de loin — dit aux autres:

« Il a appris ce qu'il voulait savoir. Mais lui seul le comprend, et voilà tout. »

Les deux personnages se retirent. Les oiseaux restent un instant silencieux, puis ils regardent autour d'eux et le Faucon demande à la Huppe:

FAUCON : Mais sommes-nous vivants ou morts? Où est le Simorg? Montre-le-nous, puisque nous avons franchi les vallées!

HUPPE : Les vallées? Quelles vallées?

COLOMBE : Les sept vallées que nous devons franchir.

HUPPE : Vous n'avez rien franchi, oiseaux. Ces vallées n'étaient qu'un mystère, qu'un songe. Une vision de votre tête obscure. Regardez. Nous sommes toujours à la même place.

Les oiseaux restent un moment sur place, sans bouger. La Huppe s'avance pour dire au public:

HUPPE : Les oiseaux baissèrent la tête et eurent le cœur ensanglanté. Certains moururent à Cet endroit même. Les autres se mirent en route.

Les oiseaux restent immobiles tandis que la Huppe continue:

HUPPE : ils voyagèrent des années entières et disparurent presque tous, dévorés par la soif, calcinés par le soleil, tristement déchirés par les bêtes féroces. Certains s'arrêtèrent, stupéfaits par les phénomènes de la route. D'autres oublièrent l'objet de leurs recherches et se perdirent. Quelques-uns seulement parvinrent au but, abattus, vieilliss, le corps abîmé.

LE SIMORG

LE SIMORG

Apparaît à ce moment-là un Chambellan qui demande.•

CHAMBELLAN : D'où venez-vous, oiseaux?

HUPPE : Nous venons de loin.

CHAMBELLAN : Dans quel but?

MOINEAU : Pour voir le Simorg, notre roi.

CHAMBELLAN : Que peut-il faire d'une impuissante poignée de terre comme vous? Partez!

HERON : Nous avons fait le long voyage. Le roi ne peut pas nous dédaigner après tant de peines!

CHAMBELLAN : Têtes troublées, vous n'avez que des gémissements à offrir! Retournez en arrière!

FAUCON : La mort nous attend sur le chemin.

CHAMBELLAN : Votre vie n'est rien dans l'univers. Des milliers de mondes pleins de créatures sont comme une fourmi à la porte de ce roi ! Allez-vous-en!

COLOMBE : Ne nous rejette pas! Où irons-nous?

PREMIER OISEAU EXOTIQUE : Nous brûlons d'amour pour le roi

MOINEAU : Chambellan, ouvre-nous la porte!

HÉRON : Laisse-nous le voir!

DEUXIÈME OISEAU EXOTIQUE : Ne nous rejette pas!

COLOMBE : Pitié!

CHAMBELLAN : Partez!

Il referme la porte et s'éloigne, laissant les oiseaux seuls.

HUPPE : La Huppe elle-même perdit courage. Pardonnez-moi, oiseaux, je vous ai entraînés follement dans ce long voyage. Par ma faute nous nous sommes épuisés et égarés. Je me suis trompée. J'ai été comme vous victime d'une illusion.

A ce moment réapparaît le Chambellan. Il regarde l'état misérable des oiseaux et leur dit:

CHAMBELLAN : Vous êtes toujours là?

Ils ne lui répondent pas. Tenant des bâtons à la main, le Chambellan s'approche d'eux et leur dit:

CHAMBELLAN : Je vais vous conduire auprès du Simorg. Venez.

Ils rassemblent leurs dernières forces, se lèvent et saisissent chacun un bâton.

Ils suivent les mouvements du Chambellan.

La Huppe dit enfin:

HUPPE : On leur ouvrit la porte. On leur ouvrit encore cent rideaux. La plus vive lumière brilla. Ils contemplèrent enfin le Simorg, et ils virent que le Simorg, c'était eux-mêmes — et qu'eux-mêmes étaient le Simorg. Quand ils regardaient le Simorg, ils voyaient que c'était bien le Simorg. Et s'ils portaient leurs regards sur eux-mêmes, ils voyaient qu'eux-mêmes étaient le Simorg. Ils ne formaient en réalité qu'un seul être. Personne dans le monde n'entendit jamais rien de pareil.

Les oiseaux s'immobilisent lentement en présence du Simorg —d'eux-mêmes.

HUPPE : Ne comprenant rien, ils interrogèrent le Simorg, sans se servir de la langue. Ils lui demandèrent le grand secret. Alors le Simorg leur dit, sans se servir non plus de la langue: « Le soleil de ma majesté est un miroir. Celui qui se voit dans ce miroir, il y voit son âme et son corps. Il s'y voit tout entier. Seriez-vous trente ou quarante, vous verriez trente ou quarante oiseaux dans ce miroir. Vous avez fait le long voyage pour arriver au voyageur. » Alors les oiseaux se perdirent pour toujours dans le Simorg. L'ombre se confondit avec le soleil, et voilà tout.

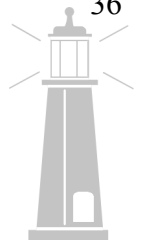
La voie reste ouverte, mais il n'y a plus ni guide, ni voyageur.

FIN



les sept vallées

les sept vallées



Farid Uddin (Al-Din) Attar vécut au douzième siècle en Perse, à Neshapur, la ville d'un autre poète célèbre, Omar Khayyam. Il hérita de son père un commerce de parfums, d'herbes médicinales et d'épices (attar signifie : le parfumeur).

La légende, qui très vite a orné sa vie, raconte que son cœur s'ouvrit à la vie spirituelle à la vue d'un mendiant à qui il refusait l'aumône et qui mourut brusquement sur le pas de sa porte. Attar décida de se nourrir l'esprit – il passait pour l'homme le plus cultivé de son temps – et d'écrire. On lui attribue un grand nombre d'ouvrages, mais certains sont à coup sûr apocryphes. On peut trouver *Le Livre Divin* (Editions Albin Michel) que Louis Massignon publia avant la guerre et surtout *Le Mémorial des Saints* (Editions du Seuil). Ce dernier ouvrage est un des plus célèbres d'Attar. Il y raconte, fruit d'une énorme compilation, les faits et dires de soixante-douze personnages sacrés de l'Islam. Parmi eux, Halladj, célèbre martyr de Bagdad, et Rabiah, la sainte femme «qui valait cent hommes».

Attar a peut-être vécu cent quatorze ans. Certains le font mourir en 1229. D'autres donnent 1190 pour la date de sa mort. Il aurait été victime d'un massacre lors d'une invasion mongole.

Mantic Uttair se traduit soit par *Le Langage des Oiseaux* ou *l'assemblée, la Réunion, la Conférence des Oiseaux*. Ce poème, long de quatre mille six cent quarante-sept vers, développe un thème déjà connu dans la littérature islamique, celui de l'oiseau qui se libère des pièges et des lourdeurs du monde pour retourner vers son vrai roi. Avicenne et Ahmad Ghazali avaient en particulier déjà raconté ce voyage, sans aller aussi loin qu'Attar dans la description réalisée des oiseaux et dans l'ampleur de l'allégorie. (Jean Claude Carrière).

Les sept vallées :

1. La vallée de la recherche – talib.
2. La vallée de l'amour – achék
3. La vallée de la connaissance – ma'arifat
4. La vallée de l'indépendance – istigna
5. La vallée de l'unité – tahuid
6. La vallée de l'étonnement / stupéfaction - haïrat
7. La vallée de la mort – facir, fana, dénuement, pureté.

The seven valleys:

1. The valley of Quest
2. The valley of love
3. The valley of understanding
4. The valley of independent & detachment
5. The valley of pure unity
6. The valley of astonishment
7. The valley of poverty, nothingness beyond which one can go no further.



Préface de Peter Brook :

Grâce à ce chemin très particulier qu'est le théâtre, nous avons accès à des couches subtiles et cachées de l'expérience humaine. Quels sont les moyens nécessaires pour s'engager sur ce chemin?

C'est pour répondre à cette question qu'en 1971 nous avons commencé un travail de groupe. Si le groupe était international, ce n'était pas dans le but d'échanger des recettes, car nous voulions surtout éviter de faire une salade de cultures. En fait il s'agissait, par des exercices et des improvisations, de tenter de parvenir à l'essentiel c'est-à-dire au champ où les impulsions de l'un rejoignent les impulsions de l'autre pour résonner ensemble.

Pour cela il fallait passer — le processus est long et difficile — de la culture extérieure à la culture intérieure—de la personnalité apparente à l'individualité. Pour rendre cette démarche un peu moins impossible nous avons commencé par une séparation arbitraire des éléments de base. Nous avons travaillé sur le corps et ses gestes, mais sans croire à l'expression corporelle comme un but en soi. Nous avons travaillé sur les sons comme moyen d'expression, sans imaginer que le langage habituel doit pour cela être éliminé. Nous avons travaillé en improvisation libre devant des publics de toutes sortes pour mieux apprendre la relation intime qui existe à chaque instant entre la vérité d'une forme d'expression et la qualité de la communication.

Notre point de départ était obligatoirement nous-mêmes. Mais pour éviter de tourner en rond dans un narcissisme dangereux, il est absolument nécessaire de s'appuyer sur quelque chose de plus grand et de plus fort venant de l'extérieur, qui lance un défi à notre compréhension et nous contraint à voir au-delà de Cet univers personnel que nous projetons devant nous à chaque instant et que nous confondons avec la réalité.

C'est ainsi que très tôt nous nous sommes tournés vers Attar qui appartient à une tradition où l'auteur lui-même cherche à servir une réalité plus grande que celle de ses fantasmes ou de ses idées et qui essaie de tremper les fruits de son imagination dans un univers qui le dépasse. *La Conférence des Oiseaux*, oeuvre dont les facettes et les niveaux sont sans limite représentait pour nous cet océan dont nous avons besoin.

Dans la brousse africaine, dans la banlieue parisienne, avec les Chicanos de la Californie, les Indiens du Minnesota, et aux coins des rues de Brooklyn nous avons joué de courts fragments de *la Conférence des Oiseaux* toujours dans des formes différentes - des formes dictées par la nécessité de communiquer - et toujours en découvrant avec une grande émotion que ce contenu était véritablement universel, qu'il passait sans gêne à travers toutes les barrières culturelles et sociales. La dernière nuit de notre séjour à Brooklyn, en 1973, nous avons joué trois versions différentes de *la Conférence des Oiseaux*. Celle de 8 heures du soir était du théâtre brut, vulgaire, comique et plein de vie. Celle de minuit était une recherche du sacré, intime, chuchotée à la lumière des bougies. Et la toute dernière qui avait commencé à 5 heures du matin dans le noir pour se terminer avec l'arrivée du jour était en forme de chorale où tout passait par le chant improvisé. A l'aube, avant de nous séparer pour plusieurs mois, nous nous sommes dit la prochaine fois, il faudra essayer de réunir tous ces éléments à l'intérieur du même spectacle.

Plusieurs années passèrent jusqu'au moment où il nous a semblé possible de revenir à Attar.

Et cette fois le but était double: remplacer l'improvisation par un spectacle pas nécessairement fixe, mais assez stable pour être reproduit autant de fois que nécessaire; et aussi remplacer les impressions partielles et fragmentaires données dans le passé par une tentative de capter et de raconter le poème tout entier.

Le travail des répétitions a commencé avec une question. Est-ce que l'acteur peut devenir oiseau et ensuite derviche ou princesse, uniquement avec son corps et son visage habituels ? Non. Il y a un moment où les contorsions du corps et les grimaces du visage deviennent excessives et l'autre possibilité, ne rien indiquer extérieurement, serait une solution théâtrale trop aride. Donc un outil devient nécessaire, quelque chose qui est comme une extension ou une exaltation de l'impulsion de base. Habiller l'acteur en oiseau avec un masque sur la tête serait trop lourd parce qu'il s'agit plutôt de donner une suggestion rapide qui n'encombre point l'imagination. A certains moments on a besoin de sentir davantage le côté figuratif de l'oiseau, mais moins à d'autres moments.

Techniques et expériences acquises par les acteurs dans le passé étaient à leur disposition. Entre l'instrument qui est un doigt et celui qui est un son, par exemple, ils ont pu choisir comme on fait entre un pinceau et un autre.

De cette manière, sans y penser et souvent sans le savoir, nous avons utilisé des éléments d'expression hétéroclites provenant des sources qui correspondaient à l'expérience collective du groupe. Devant chaque difficulté il y avait toujours la même référence. Chacun était profondément touché par Attar et cherchait à exprimer ce qui pour lui était concret et réel dans le poème.

Peter Brook

